

PROPOS
INTIMES ET POLITIQUES

DU MÊME AUTEUR

- Une histoire du Troisième Reich*, Perrin, 2014.
Hitler, 30 janvier 1933. La véritable histoire, Pascal Galodé, 2013.
Churchill et Hitler, Le Rocher, 2012; réédition Perrin, coll. «Tempus», 2013.
Petit dictionnaire énervé de la Seconde Guerre mondiale, L'Opportun, 2010.
Mers el-Kébir, 3 juillet 1940. L'Angleterre rentre en guerre, François-Xavier de Guibert, 2010.
Qui a tué Georges Mandel?, L'Archipel, 2008.
Nuremberg face à l'Histoire, L'Archipel, 2006; réédition «Archipoche», 2015.
Les tentatrices du diable. Hitler, la part des femmes, L'Archipel, 2005.
La libération de la France, L'Archipel, 2004; réédition augmentée sous le titre *Ils ont libéré la France*, L'Archipel, «Archipoche», 2014.
La face cachée de 1940. Comment Churchill réussit à prolonger la partie, François-Xavier de Guibert, 2003.
L'appel du 18 juin 1940, Grasset, 2000.
Hitler, Grasset, 1999; réédition Pascal Galodé, 2013.
Aubrac, les faits et la calomnie, Le Temps des cerises, 1997.
La ruse nazie, France-Empire, 1997.
Montoire, Albin Michel, 1996.
Churchill et les Français, Plon, 1993; rééditions Polygone, 2000 et François-Xavier de Guibert, 2010.
Les papiers secrets du général Doumenc, Orban, 1992.
Le Journal d'Anna, roman, Phébus, 1990.

À paraître chez Nouveau Monde éditions

- Propos intimes et politiques*, tome 2
Hitler et Pétain

En collaboration

- Actes du colloque sur l'encyclique «Mit brennender Sorge»*, Dialogues, 2015.
Dictionnaire du monde germanique, Bayard, 2008.
Avenirs et avant-gardes en France. Mélanges Madeleine Rebérioux, La Découverte, 1999.
Le livre noir du capitalisme, Le Temps des cerises, 1998.

Sites internet

- <http://www.delpla.org>
« Bonus » du présent livre : <http://www.delpla.org/site/articles/articles-8-102+hitler-parle-alias-propos-de-table-de-l.php>
Mémoire d'habilitation intitulé *L'individu dans l'histoire du nazisme/Variations sur l'arbre et la forêt* (2012) : <http://www.histoquiz-contemporain.com/forum/viewtopic.php?f=28&t=4912>

Édition : Iris Granet-Cornée et Aurélie Walk
Conception graphique : Farida Jeannet
Nouveau Monde éditions
21, square Saint-Charles – 75012 Paris
ISBN : 978-2-36942-353-9
Dépôt légal : janvier 2016
Imprimé en Lituanie par Spinduliu

Adolf Hitler

**PROPOS
INTIMES ET POLITIQUES**

TOME I

JUILLET 1941-MARS 1942

Traduit de l'allemand
et commenté par François Delpla

nouveau monde éditions

Introduction

La nouveauté du présent ouvrage ne réside pas dans la révélation de l'existence de propos de Hitler notés pendant la campagne contre l'URSS, car elle était connue depuis 1951, mais dans la prise de conscience de la très mauvaise qualité des éditions précédentes, et de l'importance de ce document pour l'étude historique toujours en cours, soixante-dix ans après sa mort violente, de la personnalité, de la pensée et de l'action du dictateur allemand.

Les textes contemporains des événements qu'il est possible d'attribuer à Hitler lui-même ne sont pas légion, mis à part ses discours publics. Rien qu'à ce titre, le présent document revêt une importance singulière, car il prolonge *Mein Kampf* tout en le complétant.

On voit ici jaillir le nazisme à l'état natif, aux prises avec les défis qu'il se lance à lui-même. En effet, le flot de paroles débute pendant l'année où la planète commence à se mobiliser contre lui, à savoir l'été 1941, dans les semaines qui suivent l'invasion de l'Union soviétique. Dès cet instant, le *Kampf* véritable a commencé, et il tourne d'emblée très mal, avec une résilience soviétique qui laisse à Churchill le temps d'enrôler les États-Unis.

Ces réalités projettent, dans le regard du prophète halluciné à qui tout réussissait, un effroi croissant, peu perceptible de ses auditeurs, mais révélé, comme une photographie, par l'analyse historique, au fil des remarques qui accompagnent le texte.

Commencé dans l'élan d'une avancée rapide en URSS qui laissait présager une issue prochaine et favorable, ce texte ressemble tout d'abord à un déferlement de principes théoriques et de consignes

pratiques pour organiser sans retard ni scrupules le « nouvel espace ». Mais, lorsque le présent tome s'achève, en mars 1942¹, dans la réitération de plus en plus impuissante des postulats de base, naguère encore tellement fructueux, la réalité commence à s'imposer : la victoire tant attendue n'est pas au rendez-vous et la résistance soviétique continue de monter en puissance. Au même moment, le massacre des Juifs d'Europe se dessine, se décide et dévoile son caractère, à la fois de vengeance et de conjuration.

De 1951 à 1980, ce livre s'est appelé alternativement *Propos de table de Hitler*, *Libres propos sur la guerre et la paix* et *Monologues au quartier général du Führer*. Toutes appellations tributaires d'une même vision de Hitler et du nazisme : un dictateur très méchant mais coupé des réalités aurait divagué après le travail devant des auditeurs qui auraient mille fois entendu les mêmes tirades sans oser en interrompre le flux, ni quitter la pièce pour se détendre, le jour, ou se coucher, la nuit.

Or il s'agit bel et bien de directives. Heinrich Heim et Henry Picker, les secrétaires commis par Martin Bormann à la prise de notes, trient visiblement ce que leur supérieur estime utile pour guider dans leurs tâches les cadres du mouvement et de l'État nazi. Il convient ici de rappeler que, depuis la capture de Rudolf Hess par les Britanniques en mai 1941, c'est Martin Bormann qui lui a succédé à la direction du parti national-socialiste. Il fait désormais partie de l'entourage quotidien et intime du Führer, qu'il ne quittera plus jusqu'à l'apocalypse finale dans les ruines de Berlin.

Heinrich Heim (1900-1988) était un juriste bavarois affecté aux services juridiques du NSDAP et un assistant de Hess, puis de Bormann. Il ne s'est jamais exprimé sur les conditions de la prise de notes ni sur ce qu'il aurait pu connaître de leur finalité. Henry Picker (1912-1988) a été, au contraire, dans un livre de 1963, prolix et précis, mais son récit est difficile à croire. On sait qu'après la guerre certains nazis se sont tus tandis que d'autres ont multiplié les

1. C'est aussi la césure de l'édition Genoud (cf. *infra*) et elle s'impose à la fois pour des raisons d'équilibre entre les deux tomes, et parce que, alors, les notes sont prises et rédigées non plus par Heinrich Heim mais par Henry Picker.

déclarations pour faire accroire qu'ils n'avaient « fait que leur travail » et que celui-ci était « purement technique ». Si Heim est un parfait représentant de la première catégorie, Picker incarne à merveille la seconde. Il n'aurait connu Hitler que parce que le dictateur était un ami de son père, c'est pour ses compétences en droit qu'il aurait été appelé à son quartier général (cette institution n'était certes pas complètement dépourvue de préoccupations juridiques; ce n'était cependant pas au point de partager des secrets militaires avec un juriste sceptique à l'égard du régime, si compétent fût-il) et il n'aurait pris des notes, quasi clandestinement, que de sa propre initiative, trouvant regrettable de laisser perdre des propos qui seraient un jour utiles aux historiens¹.

Sur le rôle de Martin Bormann, disparu en 1945 dans le naufrage de Berlin, on ne sait rien de précis, sinon qu'il tenait à ces notes au point de les faire dactylographier soigneusement et de les conserver précieusement. Car on ne peut accorder une grande confiance aux informations apportées en 1952, dans l'introduction de la première édition française, par l'homme d'affaires suisse François Genoud², qui avait acquis le texte auprès d'un collectionneur italien³. Sans mentionner de source, il nous donne des indications aussi floues qu'in vraisemblables. Les propos de Hitler auraient semblé dignes d'être conservés. À qui donc? Genoud ne nomme ici ni Picker, ni Bormann, ni personne d'autre. Hitler, à qui ce mystérieux personnage aurait donné comme prétexte que ses propos pouvaient servir de base à la rédaction de consignes, aurait consenti, à condition qu'il puisse à tout moment les relire. C'est à ce stade qu'intervient Bormann. Trouvant l'idée excellente, il charge « des fonctionnaires » de prendre des notes. Ils sont noyés dans la foule des collaborateurs (Hitler, pour conserver sa spontanéité, a besoin d'« oublier » que ses paroles sont notées) et prennent discrètement le discours du chef en

1. Henry Picker, *Hitlers Tischgespräche im Führerhauptquartier, 1941-1942*, Stuttgart, Seewald, 1963, postface.

2. Adolf Hitler, *Libres propos sur la guerre et la paix: recueillis sur l'ordre de Martin Bormann*, 2 tomes, préface de Robert d'Harcourt, Paris, Flammarion, 1952-1953.

3. Comme il l'a raconté beaucoup plus tard. Cf. Pierre Péan, *L'extrémiste: François Genoud, de Hitler à Carlos*, Paris, Fayard, 1997.

sténo (cela recoupe une information de Picker, qui parle tantôt de sténographie, tantôt d'un code personnel). Immédiatement après la séance, le texte aurait été dactylographié, puis relu et corrigé par Bormann et enfin classé dans ses archives.

En confrontant ces données disparates au texte lui-même, qui abonde en recommandations précises, traite en détail d'un certain nombre de questions avant de passer aux suivantes et comporte au total peu de redites, on se rend compte que la griffe hitlérienne se retrouve, non seulement dans le texte, mais dans le fait même qu'il existe et qu'il nous soit parvenu.

Pourquoi, en effet, s'imaginer que le dictateur-prophète n'aurait pas, au début d'une campagne militaire qui absorbait le plus clair de son temps, mis à profit les repas et les veillées pour traiter des affaires civiles et des questions générales ?

On sait qu'à partir des années 1960 une école historique, longtemps dominante et baptisée par elle-même « fonctionnaliste¹ », avait pour habitude et quasiment pour devise de parler le moins possible du chef nazi et d'attribuer à ses subordonnés le maximum d'initiatives. François Genoud, en hypertrophiant dès 1952 le rôle de Bormann, fait en quelque sorte du fonctionnalisme avant la lettre, pour des raisons qui transparaissent dans son introduction : il entend publier et vendre des révélations sur un Hitler intime, spontané, nullement préoccupé de prendre la pose et de calculer ses effets. Or les recherches parues depuis une trentaine d'années vont toutes dans le même sens : ce personnage est constamment en représentation ; il se vit lui-même comme un héros d'épopée ; rien ne lui importe autant que l'image qu'il donne et celle qu'il laissera.

Genoud avait assuré lui-même la traduction de l'allemand au français. Elle comporte quelques trouvailles heureuses mais laisse beaucoup à désirer au regard des critères de scientificité exigibles, et indispensables pour comprendre sans la déformer une parole aussi lourde de conséquences. Cette traduction comporte en outre des

1. Elle avait été initiée dans les années 1960 par deux savants ouest-allemands, Martin Broszat (1926-1989) et Hans Mommsen (1930-2015).

erreurs de taille sur des points souvent anecdotiques, mais parfois fondamentaux.

Ainsi on sourira de voir qu'il baptise Winifred Wagner, la bru du compositeur, du prénom de sa veuve, Cosima. Mais le sourire se mue en colère quand on constate à quel point il se méprend sur l'importante cérémonie, fondatrice du régime nazi, du 21 mars 1933, et bricole au mépris du texte une interprétation complètement erronée. Ce jour-là, Hitler avait fait bénir son gouvernement à Potsdam par les anciennes élites allemandes, dans l'église protestante de la Garnison qui abrite les tombes des rois de Prusse. Le Reichstag qu'il avait fait élire le 5 mars, sur fond d'incendie de son siège, était réuni là, derrière le président von Hindenburg et les ministres – pour la plupart conservateurs et plus ou moins réservés à l'égard du nazisme, comme le président lui-même. Tous avaient, pour gagner leur place, défilé devant un trône vide symbolisant l'empereur Guillaume II (exilé en Hollande, et nourrissant plus que jamais des espoirs de restauration).

Hitler rapporte de la manière suivante un détail de cette journée, le 13 décembre 1941 :

Si à l'époque j'avais commencé à m'inféoder à l'Église – nous sommes allés aux tombes pendant que les hommes de l'État étaient dans l'église¹ – je partagerais aujourd'hui le destin du Duce.

Les tombes dont parle Hitler sont celles des martyrs nazis, c'est-à-dire des SA tombés dans des bagarres de rues – il suffit pour le savoir de lire la presse de l'époque. En investissant l'église qui abrite les sépultures des Hohenzollern, les dirigeants nazis inscrivent leur « révolution nationale » dans la tradition allemande ; en s'abstenant d'assister aux offices religieux², Hitler et Goebbels (les seuls ministres

1. « *Wir sind an die Gräber gegangen, während die Männer des Staates in der Kirche waren.* »

2. Il y en avait d'ailleurs deux, l'un en l'église protestante Nikolaikirche et l'autre, pour les personnalités catholiques, dans une église dédiée à Saint Pierre et Saint Paul. Hitler et Goebbels étaient attendus dans ce dernier endroit, et le quotidien nazi *Völkischer Beobachter* explique le lendemain, par un communiqué, qu'ils ne

nazis officiellement catholiques à cette date dans le gouvernement formé le 30 janvier 1933 et remanié le 13 mars) évitent de s'inféoder à quelque confession que ce soit et imposent leur propre culte « révolutionnaire ».

Hélas Genoud écrit : « Nous sommes allés *directement* aux tombeaux *des rois* alors que les autres *se rendaient* aux services religieux. » Il n'a même pas pris la peine de relire la presse – ou simplement la page correspondante du journal de Goebbels, publiée dès 1934 et figurant presque à coup sûr dans la bibliothèque d'un jeune exalté qui avait serré une fois la main de Hitler, en 1932. On remarquera au passage, outre les contresens et les ajouts, le débrillé de l'expression « les autres » en lieu et place des « hommes de l'État » – une formulation tout à fait intéressante. Hindenburg et les ministres non nazis pourraient être appelés, comme ils le sont dans la plupart des ouvrages, « les conservateurs ». Hitler en fait « les hommes de l'État »... comme si lui-même, le premier ministre, n'en était pas ! Il en dit long, ici, sur ses conceptions politiques. L'État n'est qu'un instrument – et, tant qu'il n'en maîtrise pas toutes les commandes (ce qu'il fera à partir du décès de Hindenburg, le 2 août 1934), il le ressent comme un corps étranger.

Quant à l'édition anglaise, publiée dès 1953, nous sommes assez bien renseignés sur sa genèse, grâce à deux auteurs. Tout d'abord son préfacier, Hugh Trevor-Roper. Le célèbre historien britannique rédige deux préfaces à près d'un demi-siècle d'intervalle, en 1953 et en 2000, lors d'une réédition ; il donne surtout dans la seconde

s'y soient pas présentés. Ils sont allés sur les tombes des combattants de leur mouvement en raison de l'interdit, non encore rapporté, qui privait de sacrements les catholiques membres du parti nazi. Cette mesure allait être abolie le 28 mars. Cf. François Delpla, *Une histoire du Troisième Reich*, Paris, Perrin, 2014, p. 80. Toutefois, sans doute pour ne pas défier encore ouvertement les conservateurs, les nazis avaient adopté une demi-mesure, que Hitler se garde bien de rappeler ici : ils avaient laissé les deux ministres officiellement luthériens, Göring et Frick, assister à l'office protestant aux côtés de Hindenburg, et le chef SS Himmler (alors beaucoup moins en vue que Goebbels) se rendre à la messe catholique, en compagnie des 60 députés nazis de cette confession. Toute cette délégation, Himmler compris, portait la chemise brune des SA. Les offices avaient lieu le matin et précédaient la réunion générale en l'église de la Garnison. Cf. Klaus Scheel, *Der Tag von Potsdam*, Berlin, Brandenburgisches Verlagshaus, p. 39-41.

des informations intéressantes. Notre deuxième informateur est le journaliste Pierre Péan, que Genoud, avant d'abrégé ses jours en 1996 pour raisons de santé, avait invité à recueillir une confession testamentaire. Il en ressort que l'un des deux traducteurs anglais, présenté dans le livre comme « R. H. Stevens », n'était autre que l'agent de l'Intelligence Service Richard Stevens, capturé par les SS le 9 novembre 1939 lors du rocambolesque incident de Venlo, et prisonnier de guerre jusqu'à la fin du conflit avec son compère Sigismund Best. Il est curieux de confier à un homme qui a des raisons personnelles d'en vouloir à l'auteur d'un texte le soin de le traduire, mais, en fait, l'inconvénient résiderait plutôt dans la trop grande fidélité de son travail ! Car il ne quitte pas d'une semelle la traduction *française*... pour des raisons sans doute avant tout commerciales. Genoud était en effet l'objet de poursuites à l'initiative de l'éditeur allemand d'un premier livre de Picker¹ et il entendait sauver les droits de l'édition anglaise en arguant qu'elle n'avait rien à voir avec le livre allemand, n'étant que la transcription de son propre travail.

En définitive, quelles que soient les préoccupations exactes de Genoud, il apparaît que son ouvrage :

- est plus soucieux de lisibilité que d'exactitude ;
- comporte une dose peu commune d'erreurs et de négligences ;
- se dispense de notes explicatives mais les remplace en partie par des gloses insérées dans le corps du texte sans être signalées, à moins qu'il ne saute purement et simplement des passages compliqués ;
- est passé quasiment tel quel dans la version anglaise².

La première édition satisfaisante fut celle, en allemand, de Werner Jochmann, en 1980³. L'éditeur était rentré, il ne dit pas

1. Henry Picker, Gerhard Ritter, *Tischgespräche im Führerhauptquartier*, Bonn, Athenäum, 1951.

2. On trouvera au fil du texte d'autres exemples des fautes de traduction commises par Genoud, ainsi que dans un article en ligne : www.delpla.org/site/articles/articles-8-102+hitler-parle-alias-propos-de-table-de-l.php.

3. Werner Jochmann, *Monologe im Führerhauptquartier, 1941-1944*, Hambourg, Knaus, 1980.

comment¹, en possession du document sur lequel avait travaillé Genoud.

La présente édition procède entièrement de cette version, du moins pour le tome 1.

Le livre de Jochmann n'existe encore à ce jour que dans sa présentation d'origine, reliée et chère, ce qui suggère qu'il a été assez peu lu, même en Allemagne. Il est cependant cité par les bons auteurs des trois dernières décennies. Notamment dans les débats sur la genèse de la Solution finale, qui prospèrent depuis la fin des années 1980 et décortiquent un certain nombre de tirades de Hitler contre les Juifs, dans l'automne de 1941.

Il n'en reste pas moins que, pendant près de trente ans, une version franco-anglaise calamiteuse avait prévalu, et contaminé un grand nombre d'analyses (dont les miennes). Les pollutions de ce genre stationnent longtemps dans le sol et l'édition Jochmann n'est à ce jour pas entièrement parvenue à redresser les erreurs induites par les précédentes. Témoin la réédition, en 2000 et en 2007, de l'édition anglaise de 1953 sans le moindre changement !

Le seul reproche qu'on puisse faire au livre de Jochmann, en dehors de son titre², de confusions mineures³ et de quelques coquilles, est qu'il livre un texte brut, quasiment sans commentaires, avec des notes purement factuelles⁴.

1. Mais Trevor-Roper nous l'apprend dans sa préface de 2000 (cf. *supra*) : c'est Genoud lui-même qui s'était laissé convaincre par l'éditeur allemand de produire, enfin, le texte acquis auprès du collectionneur italien. Il craignait cependant encore une contre-attaque judiciaire de Picker et avait pour cette raison retiré les notes prises en l'absence de Heim, d'où un hiatus entre mars et août 1942, qui ne concerne pas le présent tome.

2. *Monologe im Führerhauptquartier* : or il y a des parties dialoguées et, surtout, le but étant de recueillir les paroles du chef, celles des subalternes ne l'étaient probablement que lorsqu'elles rendaient les siennes plus compréhensibles. En outre, certains propos sont recueillis à Berlin ou au cours d'un voyage, exceptionnellement il est vrai.

3. La plus fâcheuse attribuée par deux fois (p. 440 et 454) à la baronne Kläre von Abegg (1874-1936), baillieuse de fonds et compagne d'excursion de Hitler, le prénom de la journaliste suisse Lily Abegg (1901-1974), spécialiste du Japon. Cf. Albert Feiber, « Gutachten über Max und Maria Wutz », *IfZ*, 17 mai 2013, www.ifz-muenchen.de/fileadmin/user_upload/Vierteljahreshefte/Beilagen/Feiber_Gutachten_Wutz.pdf.

4. Pour éclairer la plupart, mais non la totalité, des noms cités. Je laisse pour ma part dans l'ombre une dizaine de personnes, inconnues par ailleurs.

Or il serait fructueux de confronter ces pages avec l'ensemble de la documentation disponible, tant sur les autres expressions du Führer et les témoignages à son sujet que sur les événements politiques et militaires (notamment ceux qui ont trait à la campagne de Russie et à la Solution finale), et avec l'ensemble des travaux historiques y afférents, sans parler des nouvelles recherches d'archives que certaines informations, par ailleurs inédites, appellent.

On ne trouvera cependant ici que l'amorce de ce travail : il serait au-dessus des forces d'un seul homme, à moins qu'il y passe la moitié de sa vie. Les gloses deviendraient alors beaucoup plus longues que le texte, et la publication prendrait une dimension démesurée.

On peut aussi faire à Jochmann le reproche de ne pas critiquer la traduction de Genoud et ses avatars anglo-saxons, alors qu'il tonne contre les livres rivaux en allemand, fondés sur les notes de Picker. Jochmann va même jusqu'à absoudre l'édition Genoud lorsqu'il écrit : « Parce que ces traductions d'une source aussi centrale sont très utilisées par la recherche internationale, il est temps d'en rendre enfin accessible le texte original. C'est d'autant plus urgent que certains termes propres au national-socialisme ne peuvent être traduits qu'imparfaitement. En cherchant à retraduire ces expressions, on a nécessairement introduit des erreurs qui ont fortement biaisé les interprétations » (*op. cit.*, p. 10-11).

Seuls deux auteurs, qui ne sont pas des spécialistes universitaires du nazisme, ont à ma connaissance signalé la mauvaise qualité de l'édition française et de sa traduction en anglais : l'historien américain Richard C. Carrier (« Hitler's Table Talk: Troubling Finds », *German Studies Review*, vol. 26, n° 3, octobre 2003, media.8ch.net/pdfs/src/1429265963793.pdf) et Gilles Karmasyn, l'animateur du site *Pratique de l'histoire et dévoiements négationnistes* (« L'antisémitisme mortifère d'Hitler », phdn.org/histgen/hitler/declarations.html). Toutefois, ces critiques visent surtout à présenter Genoud comme un falsificateur mû par des préoccupations idéologiques. L'un insiste sur les questions religieuses (Genoud chercherait à tort à présenter Hitler comme un athée), l'autre sur la persécution des Juifs (dont Genoud chercherait à atténuer l'aveu). Ces critiques font peu de cas de ses préoccupations commerciales, à mon avis plus déterminantes, tant par une course contre la montre avec l'éditeur allemand de Picker que par un souci prioritaire d'accessibilité à un large public, fût-ce au détriment de l'exactitude.

La dernière réédition en langue anglaise, en 2007, reprend une fois de plus la traduction de 1953. Elle est préfacée par un grand spécialiste de la politique extérieure du Troisième Reich doublé d'un grand découvreur de documents nazis, l'Américain Gerhard Weinberg. Il signale l'existence de la critique de Carrier, et s'efforce de justifier l'intérêt du livre par ses annexes inédites (qui ne portent pas sur la période couverte par le présent tome), mais passe sous silence la mauvaise qualité générale de la traduction qu'il préface, tout en donnant acte à Carrier qu'elle procède d'un texte français et non allemand. Cf. Hugh R. Trevor-Roper et Gerhard L. Weinberg (éd.), *Hitler's Table Talk, 1941-1944. Secret Conversations*, New York, Enigma Books, 2007. Préface en ligne : books.google.fr/books?id=fk-aXliu6cC&pg=PR9&redir_esc=y#v=onepage.

Je confronte donc surtout les propos hitlériens avec la documentation imprimée de base, comme j'avais procédé jadis lors de la publication des archives du général Doumenc¹.

Il en résulte un livre de longueur raisonnable, qui amorce des pistes de recherche et de réflexion. Le texte est précédé par des repères chronologiques, permettant de situer la parole hitlérienne par rapport aux événements contemporains.

Une première série de conclusions sera tirée en fin de volume, avant des conclusions générales qui suivront, dans un second tome, le reste des propos.

Place maintenant au document tel qu'il a été transcrit sous la responsabilité de Heinrich Heim, de juillet 1941 à mars 1942.

1. Cf. François Delpla, *Les papiers secrets du général Doumenc*, Paris, Olivier Orban, 1992. J'ai depuis écrit, outre deux livres généraux sur le nazisme, une dizaine de monographies sur des points particuliers (l'arrêt devant Dunkerque, Montoire, Hitler et les femmes, etc.) et mets ici à profit ces recherches pour éclairer un certain nombre de propos hitlériens.

Repères chronologiques

22 juin 1941 : attaque matinale de l'URSS par l'Allemagne ; discours vespéral de Churchill appelant à un regroupement des forces contre l'agresseur.

22 juin-10 juillet : progression rapide de la Wehrmacht qui fait des centaines de milliers de prisonniers ; la résistance soviétique se durcit à partir du 10, devant Smolensk.

3 juillet : discours mobilisateur de Staline à la radio soviétique.

13 juillet : arrivée à Londres de Harry Hopkins, envoyé spécial et proche conseiller de Roosevelt.

14 juillet : armistice de Saint-Jean-d'Acre consacrant la victoire des troupes anglo-gaullistes sur les troupes vichystes en Syrie.

16 juillet : conférence sur l'organisation du « grand espace » en cours de conquête entre Hitler, Göring, Lammers, Keitel, Bormann et Rosenberg ; ce dernier est nommé ministre des Territoires de l'Est.

24 juillet : entrée des troupes japonaises dans le sud de l'Indochine avec l'accord du gouvernement de Vichy.

26 juillet : embargo américain sur le pétrole à destination du Japon.

29 juillet : Harry Hopkins, envoyé spécial du président Roosevelt, quitte Londres pour Moscou.

30 juillet : traité d'alliance entre l'URSS et le gouvernement polonais en exil à Londres.

31 juillet : lettre de Göring à Heydrich le chargeant d'une « Solution finale de la question juive en Europe ».

3 août : sermon de Clemens von Galen, évêque de Münster, contre les exécutions de malades mentaux.

9 au 14 août : rencontre « de l'Atlantique » entre Roosevelt et Churchill, conclue par la charte du même nom.

21 août : directive de guerre n° 34 de Hitler, donnant la priorité aux attaques contre Kiev et Leningrad par rapport à Moscou.

24 août : ordre secret de Hitler suspendant les exécutions de malades mentaux.

25 août : entrée concertée des troupes anglaises et soviétiques en Iran.

1^{er} septembre : décret imposant le port d'une étoile jaune à tous les Juifs allemands de plus de 6 ans.

12 septembre : jonction des troupes de Kleist et de Guderian, qui encerclent les troupes soviétiques d'Ukraine occidentale ; l'événement rend inéluctable la prise de Kiev.

17 septembre : achèvement de l'occupation de l'Iran par les Anglais et les Soviétiques.

24 septembre : Hitler nomme Heydrich protecteur adjoint à Prague.

29 septembre : début du massacre des Juifs de Kiev à Babi Yar.

29 septembre-1^{er} octobre : conférence de Moscou entre l'URSS, le Royaume-Uni représenté par Lord Beaverbrook et les États-Unis représentés par Averell Harriman.

2 octobre : début de l'opération allemande « Typhon », visant à l'encerclement et à la prise de Moscou.

Nuit du 2 au 3 octobre : attentats à l'explosif contre la moitié des synagogues de Paris.

16 octobre : prise d'Odessa par des troupes allemandes et roumaines.

18 octobre : remplacement du premier ministre japonais Konoye par Hideki Tojo.

19 octobre : nomination du général Joukov à la tête des troupes destinées à la défense de Moscou.

30 octobre : la Wehrmacht met le siège devant Sébastopol.

26 novembre : note comminatoire de Cordell Hull, secrétaire d'État américain, au gouvernement japonais.

21-27 novembre : premier recul allemand en URSS, dans la région de Rostov-sur-le-Don.

28 novembre : rencontre entre Hitler et Amin al-Husseini, grand mufti de Jérusalem.

5 décembre : contre-offensive soviétique devant Moscou.

7 décembre : attaque japonaise à Pearl Harbor.

7 décembre : décret « Nuit et brouillard » ordonnant la déportation en Allemagne et la mise au secret des opposants dans l'Europe occupée.

8 décembre : débarquement japonais en Malaisie (une colonie britannique) et aux Philippines (une possession américaine dont la conquête sera achevée le 6 mai 1942).

10 décembre : destruction par l'aviation japonaise des navires britanniques *Prince of Wales* et *Repulse*.

11 décembre : déclaration de guerre de l'Allemagne aux États-Unis.

18-19 décembre : raid italien contre la flotte britannique d'Alexandrie.

19 décembre : Hitler accepte la démission du général von Brauchitsch et lui succède à la tête de l'armée de terre.

22 décembre 1941-14 janvier 1942 : conférence « Arcadia » (Churchill rencontre les dirigeants américains à Washington pour arrêter une stratégie commune).

24 décembre : prise de Hong Kong par les Japonais.

26 décembre : « relève de la garde » à Rome (Mussolini renouvelle la direction du parti fasciste).

11 janvier 1942 : débarquement japonais aux Indes néerlandaises.

13 ou 17 janvier : début des gazages de Juifs au camp de Chelmno.

17 janvier : entrée des troupes japonaises en Birmanie (une colonie britannique).

20 janvier : conférence de Wannsee.

21 janvier : contre-offensive de Rommel en Cyrénaïque (stoppée le 8 février à 60 kilomètres de Tobrouk).

30 janvier : discours de Hitler au Palais des sports de Berlin à l'occasion du neuvième anniversaire de la prise du pouvoir.

31 janvier : début de l'assaut japonais contre Singapour.

13 février : remplacement du général Otto von Stülpnagel par son cousin Karl-Heinrich comme commandant de la Wehrmacht en France.

15 février : chute de Singapour.

1^{er} mars : Le maréchal von Rundstedt est nommé, par Hitler, commandant des troupes de l'Ouest (France, Belgique et Pays-Bas).

7 mars : débarquement japonais en Nouvelle-Guinée.

8 mars : prise de Rangoon et capitulation de Java.

9 mars : nomination de Carl Oberg par Hitler comme chef des SS en France.

11 mars : le général américain MacArthur replie son quartier général de Bataan (Philippines) vers l'Australie.

13 mars : début des gazages de Juifs au camp de Belzec.

1941

5 juillet 1941¹

Ce qui nous manque, c'est un panorama général de l'élan vital des peuples, de leur manière de vivre. La différence entre le mouvement populaire fasciste² et le mouvement populaire russe, c'est que le mouvement fasciste est rentré spontanément dans les voies de la société romaine antique, tandis que le mouvement russe mène à l'anarchie.

Le Russe ne cherche pas à dépasser l'horizon de sa maison pour s'intéresser à des formes de vie sociale plus larges. Certains peuples vivent d'une telle façon que chez eux une collection d'unités familiales ne forme pas un tout. Quand la Russie se dote d'un État au sens occidental du terme, ce n'est que le résultat d'une contrainte.

En un certain sens toute la culture humaine, le beau, est le résultat d'une contrainte, celle de ce que nous appelons l'éducation. Les peuples aryens ont une tendance naturelle à l'activité³. Un homme comme Krümel⁴ s'active de l'aube au crépuscule ; tel autre ne cesse de penser⁵ ; l'Italien travaille comme une abeille. Aux yeux du Russe, la création culturelle la plus élevée est la vodka ; son idéal : ne jamais faire que l'indispensable. Notre conception du travail (travailler, et encore travailler !), telle qu'un Aryen peut-être l'attend de lui, est pour le Russe une plaie.

On peut se demander s'il est possible de survivre en Russie sans l'aide du pape⁶. C'est le pape qui a consolé le Russe de l'obligation de travailler, en lui disant que cela lui profiterait dans l'au-delà. Le Russe ne se résoudra à travailler que dans le cadre d'une organisation rigide, mais il est incapable de s'organiser lui-même ; on peut juste l'organiser ; c'est la goutte de sang aryen que certains ont dans les veines qui a donné au peuple russe des inventions et un État organisé⁷. Il faut qu'une main ferme tienne les rênes et impose une juste autorité en toute occasion. Le cheval qui n'est plus tenu en main perd très vite les rudiments d'éducation qu'on lui a inculqués. En Amérique on a vu quelques chevaux s'évader et en quelques décennies se former d'immenses troupeaux de chevaux sauvages : le cheval est revenu très vite à sa nature. De même le Russe a l'instinct de

1. Sauf indication contraire, les propos sont recueillis au quartier général que Hitler occupe, avec des interruptions, du 23 juin 1941 au 20 novembre 1944. Il est situé en Prusse-Orientale près de Rastenburg et connu sous le nom de code de « Wolfsschanze », signifiant « Tanière du loup ».

2. Le mouvement fasciste doit ici être compris au sens étroit : il ne s'agit que de l'action de Mussolini en Italie.

3. La tendance naturelle à l'activité des peuples aryens est une antienne aussi vieille que le nazisme : Hitler avait notamment développé ce thème pendant de longues minutes lors de son premier grand discours antisémite, le 13 août 1920. Cf. François Delpla, *Hitler*, Paris, Grasset, 1999, annexe du chapitre 3.

4. Krümel est le cuisinier de Hitler (cf. Werner Jochmann, *Monologe...*, *op. cit.*, p. 415) ; mais ce n'est là que son surnom (signifiant « miette ») : il était de Berlin et s'appelait Otto Günther, nous a appris la secrétaire Traudl Junge dans son livre *Bis zur letzten Stunde. Hitlers Sekretärin erzählt ihr Leben*, Munich, Claassen, 2002.

5. Hitler est capable d'élever la pensée à la dignité d'un travail : cela n'arrive pas souvent à ce pourfendeur des intellectuels, et mérite d'autant plus d'être remarqué.

6. Hitler envisage donc de réintroduire les prêtres naguère chassés par Staline de la plupart des paroisses ! Il y renoncera bientôt (cf. *infra*).

7. Celui qui se croit en passe de conquérir la Russie justifie le mépris de « race » qu'il a pour ses habitants. Il se heurte à une contradiction : ce peuple ressemble à beaucoup d'autres, avec ses masses rurales peu cultivées contrastant avec une élite intellectuelle, politique et administrative. Qu'à cela ne tienne : tout ce qui tranche sur l'abrutissement général tient à une « goutte de sang aryen » venue se mélanger au médiocre sang local. Mais seulement chez certains sujets : ce sont ceux-là qui font vivre des formes d'organisation dépassant le cadre familial.

retourner à l'état naturel, c'est-à-dire à des formes de vie familiales. La mère russe s'occupera de ses petits comme une femelle de lièvre. Avec tout ce qui caractérise la maternité. Mais le Russe ne désire rien de plus. Sa révolte devant la contrainte d'une organisation étatique – et c'est toujours une contrainte, puisque cela restreint la liberté de chaque membre – est brutale et aveuglément féroce – ce qui est une caractéristique du féminin¹. Quand cette révolte échoue, il se répand en lamentations. Voilà ce que sont ses révolutions – un retour à l'état de nature. Sa manière de faire la révolution² n'est que du nihilisme.

Le Chef poursuit :

Je pense qu'il reste du pétrole dans des milliers d'endroits. Pour le charbon, nous savons que nous réduisons les réserves naturelles en creusant d'immenses vides dans le sous-sol. Mais pour le pétrole, il se peut que les lacs dans lesquels nous puisons soient constamment réalimentés à partir d'invisibles réservoirs.

L'homme est peut-être le plus dangereux microbe qu'on puisse imaginer. Il prend possession de la terre entière, sans se demander si les matières qu'il arrache à une région ne lui sont pas nécessaires pour vivre. Si on examine la question au microscope, on va peut-être s'apercevoir que là est la source des catastrophes qui surviennent périodiquement³.

Nuit du 5 au 6 juillet (23 h 30-1 h 50)

(Conversation avec Below⁴ pour savoir s'il ne serait pas opportun, pour saper le moral de l'ennemi, de publier dès maintenant des photos du canon à gros calibre, non encore révélé.)

Longue conversation générale sur les moteurs de voitures : les premières et les dernières voitures du Führer⁵.)

Les beautés de la Crimée (que nous rendrons accessibles grâce à une autoroute), ce sera notre Sud à nous autres Allemands. La Crète est chaude et sans forêts. Chypre serait belle, mais la Crimée, nous l'atteignons par voie de terre, par Kiev. Une autre destination

1. Cette association de la féminité à la révolte « brutale » et « féroce » peut surprendre, le monde féminin étant plutôt pour Hitler, et notamment dans la suite de ces propos, fait de douceur et de finesse, la violence étant un monopole masculin, de même que le commandement. Mais la contradiction n'est qu'apparente : ces masses russes en ébullition sont précisément privées d'un guidage viril digne de ce nom.

2. On voit que le mot « révolution » n'est pas nécessairement, pour Hitler, péjoratif.

3. La pensée de l'orateur mélange de temps à autre les règnes de la nature : le minéral serait capable de régénérer l'organique... dans le cas du pétrole, mais non du charbon. Le propos, ici, sert la démonstration qu'il ne faudrait pas transporter les produits miniers trop loin de leur région d'extraction. Hitler cherche à justifier l'autarcie (l'idée que l'Allemagne doit importer et exporter le moins possible, ce qui à la fois la fermerait et l'ouvrirait au monde, car cela nécessiterait et justifierait l'annexion de régions productrices de matières premières – telle l'Ukraine – ou leur réduction à l'état de protectorats – ce serait le cas, par exemple, de la Roumanie... et la raison des éloges prodigués *infra* dans ces pages à son dictateur, Antonescu). Hitler veut dire aussi que l'homme ne doit pas trop modifier la nature, dont il est partie intégrante. Intéressé par les sciences, il est capable de les oublier au profit de ses fantasmes essentiels. L'idée que le pétrole se renouvelle automatiquement dans le sous-sol est à rapprocher de l'empire européen autarcique qu'il vise à construire par la campagne en cours : il puisera son pétrole dans le Caucase ; reste à espérer que cela suffit ! et il est, grâce à ce détour métaphysique, permis de l'espérer. Ainsi n'y aura-t-il besoin ni d'exporter des marchandises pour financer l'achat du pétrole, ni de disputer à l'Angleterre les ressources du Moyen-Orient, ou aux États-Unis celles du Texas et du Venezuela, pour citer les principaux gisements connus à l'époque. Par ailleurs, cette circulation souterraine du pétrole fait penser à celle du sang – un fluide omniprésent dans l'imaginaire nazi.

4. Nikolaus von Below (1907-1983) est l'Adjutant militaire de Hitler pour les questions aériennes. Je conserve le terme allemand *Adjutant* pour désigner ses proches collaborateurs, civils ou militaires, au nombre d'une dizaine. Le chef des *Adjutanten* civils est alors Julius Schaub, cependant que Rudolf Schmundt, représentant de l'OKW, dirige les *Adjutanten* militaires.

5. Le fait que certaines conversations ne fassent l'objet que d'un résumé (ici en italique) est la preuve qu'un système se rode ; probablement, les scribes avaient des instructions précises concernant les sujets de ces premières notes, et suggèrent, parce qu'ils trouvent intéressantes ces conversations sur la propagande de guerre ou sur

pour nous : la Croatie. Je crois qu'après la guerre un grand bonheur règnera.

Plus que le chemin de fer, qui est quelque chose d'impersonnel, c'est la route qui rapprochera les peuples. Quel atout pour créer une nouvelle Europe ! Comme l'autoroute a fait tomber les frontières intérieures de l'Allemagne, elle abolira les frontières entre les pays d'Europe.

À ceux qui me demandent s'il sera suffisant de fixer la frontière sur l'Oural, je réponds : il est suffisant dans un premier temps de repousser la frontière là-bas. Ce qui importe, c'est que le bolchevisme soit anéanti. Au besoin, nous pourrions reprendre notre avance si un nouveau centre de résistance se forme. Moscou, comme centre de cette doctrine, doit disparaître de la surface de la terre, dès que les œuvres de valeur auront été enlevées ; il ne nous est pas possible de travailler avec les ouvriers des usines de là-bas. Saint-Pétersbourg est une ville incomparablement plus belle que Moscou. Les trésors artistiques de l'Ermitage ne doivent pas cette fois-ci, comme pendant la guerre mondiale, avoir été entreposés au Kremlin mais dans des châteaux de la campagne, à moins qu'on ne les ait évacués dans des villes à l'est de Moscou, ou encore par des voies d'eau¹.

Nuit du 11 au 12 juillet

Je crois que celui qui regarde la nature avec des yeux grands ouverts devient l'homme le plus pieux du monde – au sens non pas d'une religiosité attachée à une Église, mais d'un sentiment intime.

À la fin du siècle dernier, les progrès de la science et de la technique ont induit l'homme, dans l'élan du libéralisme, à se considérer comme le maître de la nature, à croire qu'il allait bientôt gouverner les vents et ainsi de suite. Mais il suffit d'un ouragan pour que tout s'écroule comme un château de cartes.

En tout cas, nous devons nous familiariser avec les lois qui gouvernent la vie. Moyennant quoi nous pourrions nous servir utilement de cette connaissance pour nous guider dans l'existence. Quant au pourquoi de ces lois, nous n'en saurons rien.

des anecdotes de la vie de Hitler, d'inclure à l'avenir les sujets de ce genre dans leurs transcriptions (cf. *infra*, de nombreux récits détaillés de Hitler sur ses voitures et l'usage qu'il en a fait). Un autre indice de tâtonnement est la mention « le Chef poursuit », qui ne se retrouve guère dans le reste des notes. C'est aussi l'indice que, dans l'état où elles nous sont parvenues, ces notes n'avaient pas été mises en forme afin de constituer un guide à l'usage du peuple, ou de ses cadres. Il s'agissait, à ce stade, d'établir le texte au plus près de ce qui avait été prononcé.

1. Il semble à ce moment que Hitler veuille raser Moscou, sans doute pour des raisons avant tout symboliques (démontrer avec éclat la faillite du communisme, en faire un mérite au nazisme, anéantir un « centre de la malveillance juive ») mais non encore Saint-Pétersbourg (alors Leningrad ; son tour viendra, verbalement, un peu plus tard). Quant aux considérations sur le repli des œuvres d'art de Leningrad ailleurs qu'à Moscou, elles semblent témoigner d'un souhait : que la destruction de la capitale puisse commencer au plus vite.

Les notes prises en cette première journée donnent déjà une idée assez précise du contenu de l'exercice, et de sa finalité. Deux semaines après le début des combats, deux jours après le discours de Staline, Hitler est un vainqueur potentiel qui se hâte d'imaginer la paix prochaine et la poursuite de son œuvre par d'autres moyens, qui ne seront pas entièrement pacifiques pour autant. Peut-être aussi l'allocution stalinienne du 3 juillet, après onze jours d'un silence propice à tous les espoirs d'effondrement personnel et politique, a-t-elle été une mauvaise surprise et Hitler commence-t-il à craindre que la campagne s'éternise dangereusement, avec un Churchill en embuscade – il a fait, lui, son discours mobilisateur dès le 22 juin au soir à l'adresse de tous ceux qui, en Russie et ailleurs, n'ont pas intérêt au triomphe nazi.

L'essentiel est de convertir la promenade militaire en un mépris de « race » pour l'ennemi, doublé d'une volonté d'accaparer définitivement ses ressources et ses meilleures terres. Le nouvel espace annexé, ou au moins dominé, ira de la Crimée à l'Oural, sera quadrillé et relié au Reich par des voies de communication modernes et formera avec lui un ensemble quasiment organique et naturel.

Deux obsessions ne sont pas encore entrées en scène et vont se rattraper lourdement les jours suivants : la haine des Juifs et celle du christianisme. En revanche, son triomphe imminent sur le communisme n'inspire pas à Hitler le moindre soupire de soulagement ni le plus petit cri de triomphe, comme si, en dépit de sa propagande, il n'avait jamais pris ce problème très au sérieux.